



# Entre France et Allemagne, les grands négociants en vins de Champagne : approches transfrontalières d'une élite patronale au cours du long XIXe siècle

Bertrand Goujon

## ► To cite this version:

Bertrand Goujon. Entre France et Allemagne, les grands négociants en vins de Champagne : approches transfrontalières d'une élite patronale au cours du long XIXe siècle . 2017. halshs-01553651

**HAL Id: halshs-01553651**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01553651>**

Submitted on 4 Jul 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Entre France et Allemagne, les grands négociants en vins de Champagne : approches transfrontalières d'une élite patronale au cours du long XIX<sup>e</sup> siècle**

Au XIX<sup>e</sup> siècle, le vin de Champagne est bien davantage un produit de négociants que de viticulteurs – avant que ne s'affirment les modèles alternatifs (et complémentaires) de la coopérative et du propriétaire-récoltant au cours du XX<sup>e</sup> siècle. Les maisons de négoce ont en effet joué un rôle crucial dans sa singularisation au sein du secteur viticole français, en en construisant sa renommée mondiale et en en structurant les réseaux d'exportation : c'est d'ailleurs le nom des maisons – et non celui d'un terroir – qui fait office de dénomination pour les grands champagnes, dont les singularités tiennent aux lieux d'approvisionnement, aux assemblages et aux choix techniques et commerciaux propres à chaque marque. Aussi plaisantes que soient les légendes sur Dom Pérignon et Dom Ruinart, le champagne mousseux est la création des maisons, comme l'a démontré Benoît Musset : ce sont elles qui opèrent en effet, au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, la transition des vins « tranquilles » blancs et rouges d'Ancien Régime, prisés à Paris et aux Pays-Bas, vers les vins « mousseux » qui s'inscrivent d'emblée dans des circuits de commercialisation à l'échelle transnationale<sup>1</sup>.

À ce titre, le monde germanique s'est imposé précocement et particulièrement comme une interface génératrice de dynamiques et d'échanges – humains, techniques, commerciaux, capitalistiques, culturels – avec la filière des vins de Champagne. De fait, si l'Allemagne du Nord (comme les actuels Belgique et Pays-Bas) constitue encore vers 1780 l'une des principales destinations à l'export des vins rouges « tranquilles » de la région, les vins « mousseux » qui en proviennent sont très appréciés dans les nombreuses cours allemandes, désireuses d'imiter les modes et le goût français qui donnent alors le ton dans les milieux élégants de toute l'Europe : dans la plupart des *Residenzstädte* du Saint-Empire, les rois, Électeurs, princes et comtes font venir à grands frais des bouteilles qui leur permettent de singer les « petits soupers » de Louis XV et de la marquise de Pompadour, qui ont contribué à « lancer » dans la haute société européenne un goût pour le champagne qui ne s'est pas démenti depuis. À la fin des années 1760, 58 % des exportations de champagne s'effectuent vers les États allemands – d'où elles sont, il est vrai, partiellement réexportées vers l'Angleterre ou la Russie –, et ce chiffre s'élève à 77 % durant la guerre d'Indépendance

---

<sup>1</sup> Benoît MUSSET, *Vignobles de Champagne et vins mousseux. Histoire d'un mariage de raison (1650-1830)*, Paris, Fayard, 2008.

américaine<sup>2</sup>. Mais le monde germanique (avec l'unification allemande parachevée en 1871) n'est pas seulement un marché de consommateurs de vins de Champagne (qui draine encore 12% des exportations à la veille de la Première Guerre mondiale) : il constitue en effet l'un des viviers des entrepreneurs qui vont participer à la dynamisation et au renouvellement du grand négoce en vins de Champagne.

Ce négoce se caractérise en effet par la profonde **diversité des maisons** qui le constituent. Variété en termes d'**ancienneté**, tout d'abord, puisque plusieurs générations peuvent être distinguées : sur le noyau apparu dès le règne de Louis XV (Ruinart en 1729, Chanoine en 1730, Moët en 1743, Vander Veken – aujourd'hui Abelé – en 1757, Delamotte – aujourd'hui Lanson – en 1760 et Clicquot en 1772) vient en effet se greffer une seconde génération, à la veille de la Révolution et sous le Premier Empire (Heidsieck en 1785, Jacquesson en 1798, Henriot en 1808, Perrier-Jouët et de Cazanove en 1811, Laurent Perrier en 1812), puis une troisième génération à la fin de la Restauration et sous le régime de Juillet (Koch en 1820, Joseph Perrier et G.-H. Mumm en 1827, Bollinger en 1829, Delbeck en 1832, Montebello et George Goulet en 1834, Pommery en 1836, de Venoge et de Saint-Marceaux en 1837, Deutz en 1838, Krug en 1843). C'est dans la seconde et la troisième générations susmentionnées que s'inscrivent des entrepreneurs venus du monde germanique : à cet égard, le contraste est frappant avec les quatrième et cinquième générations de maisons de champagne, fondées respectivement sous le Second Empire (Mercier en 1858, Ayala en 1860, Théophile Roederer en 1864, Canard Duchêne en 1868) et durant la « Belle Époque » (Veuve Devaux, aujourd'hui G. H. Martel en 1894, De Castellane en 1895, Germain et Waris en 1898, Defond en 1904), pour lesquelles les Champenois et les Parisiens sont surreprésentés.

Cet étalement dans le temps va également de pair avec une – relative – **dispersion territoriale**. Si Reims et Épernay constituent d'emblée les centres majeurs du commerce de vins mousseux, des centres secondaires apparaissent (Mareuil-sur-Ay, Tours-sur-Marne, Ludes, Rilly-la-Montagne), s'affirment (Aÿ, Avize) ou déclinent (Châlons-sur-Marne) au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Les implantations des fondateurs allemands de maisons de champagne d'origine allemande reflètent cette polarisation spatiale inégale et évolutive du négoce : Heidsieck, Mumm et Krug sont établis à Reims, Abelé de Müller à Épernay, Koch à Avize,

---

<sup>2</sup> Benoît MUSSET, « Les vins de Champagne et leurs consommateurs : trois univers vinicoles et sociaux (1650-1830) » in Claire DESBOIS-THIBAUT, Werner PARAVICCINI, Jean-Pierre POUSSOU [dir.]. *Le Champagne. Une histoire franco-allemande*, Paris, PUPS, 2011, p. 118.

Bollinger et Deutz à Ay. Ces familles venues du monde germanique vont ainsi contribuer à renouveler en profondeur le milieu restreint du négoce.

Enfin, la variété des maisons tient au **milieu socio-professionnel dont sont issus leurs fondateurs**. Sous l'Ancien Régime et au début du XIX<sup>e</sup> siècle, on relève trois principales voies d'entrée dans le négoce en vins de Champagne :

D'une part, on assiste à la reconversion d'une partie des élites négociantes champenoises, issues de familles actives dans le commerce du drap – qui dominait l'économie de la Champagne depuis les célèbres foires du Moyen Âge : on en a notamment des exemples avec les familles Ruinart<sup>3</sup>, Clicquot<sup>4</sup>, Goulet et Pommery. Cette reconversion se traduit parfois par des phases de transition, avec un cumul des activités : il est ainsi révélateur qu'Alexandre-Louis Pommery (1811-1858) se soit associé à un négociant en laines rémois, Rollet, pour acheter ses premières caves dans le centre historique de Reims (rue Vauthier-le-Noir, près de la cathédrale), où elles resteront établis jusqu'au transfert dans les crayères de la butte Saint-Nicaise et qu'il ait attendu 1856 pour se cantonner au seul commerce de vins, en fondant la société « Pommery et Greno », dans laquelle il investit les bénéfices qu'il a réalisés dans le secteur lainier ainsi que l'héritage d'un de ses oncles<sup>5</sup>.

D'autre part, des grands propriétaires de vignoble, issus de la bourgeoisie ou de la noblesse champenoises, créent leurs maisons de vins de champagne pour optimiser la valorisation de leurs domaines. Fils d'un conseiller échevin de Reims, le chevalier François Delamotte (1722-1800) a hérité d'importants vignobles à Cumières et fondé en 1760 la maison qui portera son nom jusqu'en 1837, avant de prendre celui de Lanson<sup>6</sup>. Quant à Napoléon-Auguste Lannes (1801-1874), 2<sup>e</sup> duc de Montebello, fils du maréchal Lannes et pair de France, il acquiert en 1830 le château de Mareuil-sur-Aÿ et les vignes voisines, qui avaient appartenu avant la Révolution au duc d'Orléans ; éloigné de son domaine champenois par ses activités politiques

---

<sup>3</sup> En 1604, Jacques et Jehan Ruynart sont qualifiés d'« estaminiers », terme alors employé pour désigner les négociants en drap ; sous le règne de Louis XIV, Mathieu Ruynart est marchand de sarges et d'estamines tout en commençant à se constituer un vignoble sur le mont Berru. C'est son petit-fils, Nicolas Ruinart (1697-1769), qui se lance dès 1729 dans le commerce des vins, qu'il revend alors dans la France du Nord et dans les Flandres : voir Patrick de GMELINE, *Ruinart, la plus ancienne maison de champagne de 1729 à nos jours*, Paris, Stock, 1994, p. 10-34.

<sup>4</sup> Philippe Clicquot est banquier et négociant en laines quand il épouse en 1772 Marguerite-Catherine Muiron, qui lui apporte en dot quelque huit hectares de vignes à Bouzy et Ambonnay : c'est cette opportunité qui le pousse à créer la même année une société en nom personnel et à commercialiser du champagne Clicquot. Ce n'est pourtant qu'à la génération suivante, avec François Clicquot (1774-1805) et son épouse, Barbe-Nicolas Ponsardin (1777-1866) – la future « veuve Clicquot », elle-même fille d'un riche manufacturier de laines devenu maire de Reims sous le Premier Empire et titré baron par Napoléon –, que la banque et le textile passent définitivement au second plan des activités familiales.

<sup>5</sup> Prince Alain de POLIGNAC, *Madame Pommery. Le génie et le cœur*, Paris, Stock, 1994, p. 18 et 26-27.

<sup>6</sup> André GARCIA, *Grandes marques et maisons de champagne*, Reims, Édition Promo Champagne, 1982, p. 105.

et diplomatiques, il délègue la gestion de la maison Montebello, fondée en 1830, à ses frères, Alfred (1802-1861) et Gustave de Montebello (1804-1875), qui y sont associés<sup>7</sup>.

Enfin, des familles impliquées de longue date dans le commerce des vins « tranquilles » ont été au cœur de l'essor des vins mousseux : c'est le cas de Claude Moët (1683-1760), commissionnaire en vins à Épernay, dont le petit-fils Jean-Rémy (1758-1841) se spécialise à partir de 1792 dans le commerce de ces derniers<sup>8</sup>, de François-Alexandre Perrier (1768-1840), fils d'un marchand de vins à Châlons-sur-Marne, de Jean-Alexandre de Paul de Saint-Marceaux (1819-1908), dont le beau-père, Jean-Claude Morizet (1796-1868), avait fondé en 1837 une maison qu'il rebaptise à son nom quatre ans plus tard, ou de la famille Henriot, impliquée dans la vente de vins tranquilles depuis 1640, mais qui ne crée la maison « Veuve Henriot aîné » qu'en 1808, à laquelle elle va conférer une dimension internationale en s'appuyant sur le vignoble de qualité qu'Appoline Godinot (1775-1859) a apporté en dot à son époux, Nicolas-Simon Henriot (1769-1805) et transmis à son fils François (1795-1880)<sup>9</sup>.

C'est précisément par cette **expérience antérieure du négoce viticole** que la plupart des Allemands parviennent à intégrer le cercle des grands négociants en vins de Champagne. Peter-Arnold Mumm (1733-1797) est ainsi l'héritier d'une longue tradition familiale d'activité viticole : propriétaire de vignobles sur le versant rhénan du Johannisberg, où il est voisin du chancelier prince Metternich, il commercialise ses vins blancs à Cologne dès 1761. En 1827, trois de ses fils, Jacob Wilhelm (1779-1835), Gottlieb (1781-1852) et Philipp (1782-1842), s'associent avec G. Heuser et Friedrich Giesler pour fonder à Reims la première maison Mumm, qui apparaît originellement comme la simple filiale d'une entreprise rhénane<sup>10</sup>.

Plus nombreux encore sont les Allemands – venus pour l'essentiel de Rhénanie, de Westphalie, du Palatinat, du grand-duché de Bade et de Bavière – qui commencent leur carrière en Champagne comme **commis-voyageurs** au service de grandes maisons champenoises déjà existantes, comme l'ont montré les travaux de Georges Clause. Leur

---

<sup>7</sup> Adolphe ROBERT, Gaston COUGNY, *Dictionnaire des parlementaires français*, Paris Durlot, 1889, tome III, p. 582-583. En 1849, le duc de Montebello est élu représentant du département de la Marne. Retiré de la vie politique après le coup d'État du 2 décembre 1851, il finit par se rallier à Napoléon III en acceptant l'ambassade de France en Russie en 1858, puis en entrant au Sénat en 1864.

<sup>8</sup> Claire DESBOIS-THIBAUT, *L'extraordinaire aventure du champagne. Moët et Chandon, une affaire de famille 1792-1914*, Paris, Presses Universitaires de France, 2003, p. 24-28.

<sup>9</sup> Georges RENOY, *Les Mémoires du champagne*, Bruxelles, Rossel, 1983, p. 223.

<sup>10</sup> François BONAL, *Champagne Mumm. Un champagne dans l'histoire*, Paris, Arthaud, 1987, p. 9-17 ; Georges CLAUSE, « Les Allemands et le champagne au XIX<sup>e</sup> siècle : hommes et techniques » in Sylvette GUILBERT [dir.], *La Champagne, terre d'accueil de l'Antiquité à nos jours*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1994, p. 146. Installée au n° 14 rue de la Grosse-Bouteille (actuelle rue de Mars), la maison Mumm s'impose rapidement comme l'un des grands fournisseurs en vins mousseux des petites cours allemandes (Hesse-Philippstahl, Hesse-Darmstadt, Mecklembourg-Schwerin).

maîtrise de la langue allemande et leur connaissance fine des réseaux commerciaux outre-Rhin constituent en effet dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle des atouts considérables pour les maisons les plus ambitieuses et offensives dans leurs stratégies d'exportation. Parmi ceux qui sont passés au service de la veuve Clicquot, trois noms sont particulièrement passés à la postérité :

- Louis Bohne (†1821), qui contribue à la reconquête commerciale des marchés allemand, russe et scandinave au lendemain de la paix d'Amiens (1802)
- Antoine-Aloÿs de Müller (1788-1859), un Bavarois qui a été le chef de cave de Barbe-Nicole Ponsardin pendant vingt ans – durant lesquels il aurait notamment mis au point la technique du remuage des bouteilles, qui permet d'en éliminer le dépôt issu de la fermentation des levures – avant d'épouser Élisabeth Ruinart de Brimont (1798-1829)<sup>11</sup> et de fonder dans la cité des sacres son propre établissement, qu'il transmettra – suite à une cessation de paiement en 1848 – à son neveu François Abelé de Müller (1811-1876). Né dans le Wurtemberg, arrivé en France à la demande de son oncle en 1837, ce dernier transfère le siège de la maison – rebaptisée « Abelé » – à Ludes, puis à Épernay avant que son propre fils, Henri (1852-1923), ne se réinstalle à Reims en 1880<sup>12</sup>,
- Édouard Werlé qui, on le verra, prendra la direction de la maison à la mort de la célèbre veuve.

Né à Mayence et fils de bouchers, Johann-Joseph Krug (1800-1866) a quant à lui fait ses débuts chez le négociant châlonnais Adolphe Jacquesson ; devenu le directeur de son établissement, il épouse en 1841 la belle-sœur de son patron, fonde en 1843 sa propre maison à Reims, en association avec le marchand de vins Hippolyte de Vivès, et commence de produire et commercialiser ses propres vins mousseux deux ans plus tard<sup>13</sup>.

Enfin, les opportunités d'enrichissement attirent en Champagne de jeunes Allemands **ambitieux qui n'étaient, a priori, guère prédisposés au négoce des vins**. En 1818, Johann-Charles-Philippe Koch (1799-1862) arrive de Heidelberg, où ses parents sont aubergistes, et il fonde en 1820 une maison de champagne à Avize<sup>14</sup>. À l'origine de la maison Deutz, créée en 1838 à Aÿ, Wilhelm Deutz (1809-1884) et Pierre Geldermann (1811-1872) sont respectivement les fils d'un épicier et d'un tonnelier d'Aix-la-Chapelle. **L'éloignement**

---

<sup>11</sup> Celle-ci est la nièce de Jean-François-Irénée Ruinart de Brimont (1770-1850), maire de Reims et député de la Marne sous la Restauration, qui dirige la maison de champagne éponyme. Par sa mère, celle-ci descend de Théodore Vander Veken, fondateur en 1757 d'une maison de champagne dont les Muller, puis les Abelé de Muller ont œuvré à la refondation et à la perpétuation.

<sup>12</sup> Georges CLAUSE, « Les Allemands et le champagne au XIX<sup>e</sup> siècle », *art. cit.*, p. 145.

<sup>13</sup> Georges RENOY, *Les mémoires du champagne*, *op. cit.*, p. 230 ; Henri et Rémi KRUG, *L'Art du champagne*, Paris, Robert Laffont, 1979, p. 69-73.

<sup>14</sup> Georges CLAUSE, « Les Allemands et le champagne au XIX<sup>e</sup> siècle », *art. cit.*, p. 148.

**originel des activités commerciales** est parfois plus marqué encore. Fils d'un pasteur luthérien de Borgholzhausen (Westphalie), dotés de frères qui deviennent tous pasteurs et de sœurs qui en épousent, Florens-Louis Heidsieck (1749-1828) est isolé lorsqu'il arrive à Reims vers 1777 avec l'intention de se lancer dans la vente de laines – d'où son mariage avec la fille d'un marchand d'étoffes, Marguerite-Agathe Perthois (1762-1812) –, avant de se réorienter vers celle – plus lucrative et prometteuse – des vins à la veille de la Révolution. Ayant tenté sa première cuvée en 1780, il fonde la maison qui porte son nom en 1785 grâce à la dot de son épouse. Quant à Joseph Jacob Bollinger (1803-1884), il est issu de la bourgeoisie de robe – son père est grand-bailli de la ville d'Ellwangen, dans le Wurtemberg – en cours d'agrégation à la noblesse à la fin de l'Ancien Régime ; entré au service de la maison Müller en 1823, il s'y lie d'amitié avec Paul-Joseph Renaudin (1798-1851), un habile expérimentateur des techniques de la seconde fermentation, qui le met en relation avec le comte Athanase Hennequin de Villermont (1763-1840), propriétaire de vignes à Cuis et Cramant. C'est la rencontre de ces trois hommes, chacun porteur de ses qualités propres – le capital foncier et financier pour Villermont, la compétence technique pour Renaudin, l'audace commerciale pour Bollinger – qui est à l'origine de la fondation en 1829 de la société Renaudin-Bollinger et C<sup>ie</sup> – le comte de Villermont, pourtant majoritaire dans le capital (dont il détient les trois quarts), ayant désiré garder la discrétion sur ses affaires et éviter une utilisation commerciale de son patronyme<sup>15</sup>.

S'ils participent à la fondation *ex nihilo* de nouvelles maisons de champagne, les négociants d'origine allemande sont également impliqués dans les **scissions** qui aboutissent à la **création de nouvelles marques**. Ces scissions résultent le plus souvent de divergences stratégiques et de l'aspiration à l'autonomie des héritiers, une fois la génération des fondateurs disparue. La famille Heidsieck en est un bon exemple, dont la reconstitution reste cependant complexe<sup>16</sup>. À la mort de Florens-Louis Heidsieck – qui n'a pas eu d'enfants – en 1828, trois de ses neveux qu'il a fait venir d'Allemagne – Christian Heidsieck (1793-1835), Henri-Louis Walbaum (1780-1869) et Auguste Delius (1784-1850) – reprennent l'affaire, sous la raison sociale « Heidsieck et C<sup>ie</sup> », mais les deux premiers en sortent pour fonder chacun leur propre maison en 1834 (le troisième se reconvertissant dans la banque) : Christian Heidsieck est ainsi à l'origine de la marque Piper-Heidsieck – un nom qui résulte du

---

<sup>15</sup> Hervé SAINT JULIEN, *Bollinger. Une certaine idée du champagne*, Sommières, Romain Pages, 2004, p. 68-69.

<sup>16</sup> Sur les difficultés documentaires pour retracer l'histoire des Heidsieck, voir : Nicolas VERGNE, « Les maisons Heidsieck : une histoire impossible ? » in Claire DESBOIS-THIBAUT, Werner PARAVICINI et Jean-Pierre POUSSOU [dir.], *Le Champagne : une histoire franco-allemande*, op. cit., p. 181-191.

remariage de sa veuve avec son associé Henri-Guillaume Piper (1801-1870)<sup>17</sup> –, tandis qu'Henri-Louis Walbaum (époux de Caroline-Élisabeth Heidsieck) lance le « Walbaum, Heidsieck et C<sup>ie</sup> », ancêtre d'Heidsieck Monopole<sup>18</sup>. La confusion entre les diverses branches familiales et les marques éponymes s'accroît encore lorsqu'en 1851, un petit-neveu de Florens, Charles-Camille Heidsieck (1822-1871), décide de s'associer à son beau-frère, Ernest Henriot (1826-1890), pour exploiter la marque Auger-Godinot et lancer sa propre marque, « Charles Heidsieck et C<sup>ie</sup> », qui devient célèbre sous le surnom de « Champagne Charlie » (titre d'une chanson très populaire à l'époque) et qui est particulièrement exportée vers le Nouveau Monde, après que Charles-Camille Heidsieck a effectué plusieurs voyages aux États-Unis<sup>19</sup>.

Il en va de même chez Mumm, où la transition générationnelle qui s'opère au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle est fatale au maintien de l'unité de la maison, dont la direction était devenue exclusivement familiale au milieu des années 1830<sup>20</sup>. Dès la Monarchie de juillet, les petits-fils de Peter Arnold Mumm, Jules (1809-1863) et Georg Hermann (1816-1887), sont arrivés d'Allemagne pour se prendre en main l'établissement rémois. Mais un désaccord les pousse à se séparer en 1852 pour créer leurs propres établissements : Jules conserve alors le siège social de la maison mère (à proximité de l'hôtel de ville de Reims) tandis que Georg Hermann va s'installer dans le quartier Coquebert (entre les actuels boulevard Lundy et rue Andrieux), puis faire creuser des caves rue du Champ-de-Mars, à l'extérieur du centre-ville. Tout en étant autonomes, les deux maisons rémoises restent en étroite relation avec les firmes allemandes des Mumm en Rhénanie. Ce n'est qu'en 1903 que G.-H. Mumm et C<sup>ie</sup> finit par monopoliser le patronyme dans le secteur du champagne, avec la cessation d'activité de Jules Mumm et C<sup>ie</sup>, qui précède de peu sa liquidation en 1909-1910<sup>21</sup>.

Pour autant, la **transmission des maisons par filiation masculine** reste la règle dominante au XIX<sup>e</sup> siècle dans le négoce de vins de champagne, qui garde jusqu'à l'entre-

---

<sup>17</sup> Christian Heidsieck s'était associé à Charles-Frédéric Walbaum, Henri-Guillaume Piper et un cousin de ce dernier, Charles-Théodore Kunkelmann pour relancer les affaires commerciales en berne depuis la mort de Florens-Louis Heidsieck six ans plus tôt.

<sup>18</sup> La marque a été rachetée en 1923 par Édouard Mignot, fondateur de la chaîne d'épicerie « Les Comptoirs français », mais a conservé le nom d'Heidsieck.

<sup>19</sup> Éric GLATRE, Jacqueline ROUBINET, *Charles Heidsieck. Un pionnier et un homme d'honneur*, Paris, Stock, 1995, p. 15 et 21. Charles-Camille Heidsieck est le fils de Charles-Henri Heidsieck (1790-1824), décédé précocement alors qu'il était au service de son oncle Florens-Louis à Reims, et de Thérèse-Émilie Henriot (1798-1873) ; il épouse en 1850 sa cousine germaine Amélie Henriot (1828-1909) – ce qui atteste de l'extrême endogamie qui caractérise certaines des familles patronales du champagne et qui permet à Charles-Camille Heidsieck d'acquiescer (grâce à la dot de sa femme) son indépendance financière.

<sup>20</sup> François BONAL, *Champagne Mumm...*, *op. cit.*, p. 17 : Heuser meurt peu après 1830 et Giesler fonde sa propre entreprise à Avize en 1837.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 21 ; Georges CLAUSE, « Les Allemands et le champagne au XIX<sup>e</sup> siècle », *art. cit.*, p. 146-147.



deux-guerres un caractère essentiellement **familial**. En témoigne le cas des Krug, où la succession de père en fils est ininterrompue de Johann Joseph (1800-1866) à Paul I<sup>er</sup> (1842-1910), Joseph (1869-1967), Paul II (1912-1997), Henri et Rémi Krug<sup>22</sup>. Le même constat est valable pour les Bollinger, où trois générations se transmettent l'affaire à partir de Jacques Bollinger, devenu seul propriétaire après les décès du comte de Villermont (1840) et de Renaudin (1851) : à sa mort en 1884, la direction de la maison passe à son fils aîné, Joseph-Charles (1844-1899), puis à la disparition de celui-ci au puîné, George-Marie (1854-1918), qui la transmet à son tour à son fils aîné, Joseph-Jacques-Marie (1894-1941) ; faute de descendance, c'est la veuve de ce dernier, Élisabeth Law de Lauriston-Boubers (1899-1977), d'origine écossaise, qui prend en main l'affaire en main en pleine Occupation et s'emploie à redonner ses lettres de noblesse à la marque familial<sup>23</sup>. Ce dernier exemple rappelle d'ailleurs le rôle décisif qu'ont pu jouer certaines **veuves** à la tête d'établissements qu'elles ont dirigés à la mort de leurs époux : il est assurément peu de secteurs d'activité économique où elles aient été aussi actives et valorisées, jusqu'à se voir immortalisées dans les noms de certaines maisons et marques de champagne, à l'instar des plus célèbres d'entre elles, Barbe-Nicole Ponsardin, veuve Clicquot, et Jeanne-Alexandrine Mélin, veuve Pommery (1819-1890).

En dépit de la flexibilité des modes de transmissions – par les femmes, par les gendres, par les neveux ou par les cousins – de ces entreprises familiales, **certaines maisons de champagne perdent cependant leur caractère familial originel dès le XIX<sup>e</sup> siècle**, le plus souvent pour des raisons généalogiques qui n'épargnent pas les familles d'origine allemande. C'est ainsi que dans la maison Koch, la mort successive des deux fils d'Eugène Koch (1838-1890) qui avait repris la maison paternelle avec son frère Gustave (1836-1903) en 1866 et l'aristocratique mariage conclu par sa fille unique, Annie (1878- ?), avec Jean-Charles-Marie de Challemaison (1877- ?), qui ne s'intéresse pas aux affaires, ont raison de sa perpétuation :

---

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 101-103. Depuis 1999, Krug appartient au groupe LVMH.

<sup>23</sup> Hervé SAINT JULIEN, *Bollinger...*, *op. cit.*, p. 74-75. En 1971, M<sup>me</sup> Bollinger cède la présidence à Claude d'Hautefeuille, qui avait épousé sa nièce, Claire de Valbray, et qui était directeur de la maison depuis 1950 ; à la mort de celui-ci en 1978, c'est un autre de ses neveux, Christian Bizot, qui lui succède et reste en place jusqu'en 1993. En 1999, Arnoud d'Hautefeuille, un des six enfants de Claude, prend la tête du groupe SJB (fondé en 1986) en association avec un arrière-arrière-petit fils de Jacques Bollinger, Ghislain de Montgolfier (descendant de Joséphine Bollinger et Jules Moret de Rocheprise) ; ce dernier a cédé la présidence de la maison en 2007 à Jérôme Philippon, ancien directeur de Coca-Cola Europe. Les descendants du fondateur sont cependant restés majoritaires dans le conseil d'administration, poursuivant ainsi l'implication des Moret de Rocheprise dans la gestion de la maison tout au long du XX<sup>e</sup> siècle : le grand-père maternel de Ghislain de Montgolfier, Pierre Moret de Rocheprise, était entré dans l'affaire en 1899 comme associé et joua notamment un rôle décisif dans les années 1920 pour pallier la jeunesse de son neveu, Joseph-Jacques-Marie Bollinger.

dès 1899, les principales vignes des Koch sont vendues à Pommery et en 1911, le château d'Avize qui était le siège de l'entreprise est cédé à Rennesson et Colin<sup>24</sup>.

Encore ce désintérêt et/ou ce manque de compétences de certains héritiers « dynastiques » de maisons de champagne ont-ils pu ouvrir des opportunités à des personnalités compétentes et aguerries au négoce, qui ont pu reprendre la direction de marques prestigieuses et parmi lesquelles figurent des Allemands. C'est ce que montre le cas de cette vénérable douairière dans le monde du champagne qu'est la maison Clicquot-Ponsardin. Celle-ci n'est en effet plus présidée par les descendants de Barbe-Nicole Ponsardin après le décès de celle-ci, car ni son gendre, le comte Louis de Chevigné (1793-1876), ni son petit-fils par alliance, le comte Louis de Mortemart (1809-1873), tous deux issus de vieilles familles aristocratiques, ne s'intéressent aux questions commerciales : tout au plus restent-ils commanditaires de la société et propriétaires des vignes prestigieuses jusqu'à la vente de celles-ci par la duchesse d'Uzès, née Anne de Rochechouart-Mortemart (1847-1933) à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour renflouer ses finances mises à mal par sa contribution généreuse à l'aventure boulangiste. De fait, dès 1841, la direction effective de la maison Clicquot-Ponsardin est passée à Édouard Werlé (1801-1864). Originaire de Wetzlar (Rhénanie), arrivé à Reims en 1821 pour se perfectionner dans la langue française, ce « *fils de ses œuvres* » a su devenir l'homme de confiance de la veuve Clicquot, qu'il a sauvée de la ruine par ses habiles conseils et à laquelle il succède officiellement à sa mort en 1866. Il donne une remarquable impulsion aux établissements par « *l'application de principes commerciaux qui, par suite de la sûreté des relations, provoquent la confiance et étendent les affaires, en assurant la durée et la richesse d'une industrie* »<sup>25</sup>. À sa mort en 1884, la direction de l'entreprise passe à son fils, Alfred Werlé (1837-1907), titré en 1886 comte romain, qui devait la transmettre à son tour à son gendre, le comte Bertrand de Mun (1870-1963).

Ce schéma d'une reprise par les associés – qui sont parfois d'anciens employés – lorsque la descendance du fondateur s'avère défailante n'a rien d'exceptionnel. Il se retrouve ainsi chez Heidsieck Monopole, où la disparition d'Henri-Louis Walbaum en 1869 est l'occasion d'un renouvellement de la direction des affaires par l'association entre son fils

---

<sup>24</sup> En 1966, le château devient le siège de la marque Bricout, filière de Kupferberg, qui reprend le nom de Koch et l'accolle au sien à partir de 1977. Vendu en 2008 au négociant en vins de Champagne Jacques Selosse, le château d'Avize a été converti en juillet 2011 en maison d'hôtes.

<sup>25</sup> *Courrier de la Champagne*, 7 et 10 juin 1884.

Florens-Louis Walbaum (1821-1893), son gendre le docteur Auguste Lüling (1832-?) et Ernest Goulden (1843-1909), ces deux derniers prenant rapidement l'ascendant<sup>26</sup>.

Derrière la continuité de l'usage commercial des marques et la persistance d'un discours qui valorise la dimension familiale et les « grands ancêtres » des maisons de champagne, la réalité est bien autrement complexe, et ce bien avant le XX<sup>e</sup> siècle qui voit se généraliser le modèle des sociétés anonymes dès l'entre-deux-guerres, puis les rachats et l'intégration des maisons de champagne dans de grands groupes financiers à partir des années 1960-1970. Au sein même des familles, la direction effective des établissements est loin de se transmettre simplement par primogéniture – ou même par filiation – masculine : parce qu'ils apparaissent plus compétents que les héritiers directs ou parce qu'ils bénéficient de décès prématurés, les gendres, cousins et neveux apparaissent parfois comme les recours tout désignés pour éviter que les établissements cessent d'appartenir aux familles qui leur ont donné leur nom. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la sortie du patrimoine familial est toujours synonyme d'un échec, qu'il soit financier, commercial et/ou généalogique. Mais au-delà de cette dimension familiale, le monde des grands négociants en vin de Champagne apparaît singulièrement multiple pour ce qui est des pratiques sociales, des représentations et des valeurs qui structurent son identité et son *habitus* – les origines allemandes des familles déjà citées contribuant encore un peu plus à complexifier ce groupe social.

Certes, la plupart de ces Allemands installés en Champagne et faisant fortune dans le commerce des vins engagent des **procédures de naturalisation**<sup>27</sup>, qui reçoivent, le plus souvent, un prompt assentiment des autorités français. C'est ainsi que les futurs fondateurs d'Heidsieck Monopole, Henri-Louis Walbaum (ca.1780-1869), arrivé en 1795, Frédéric-Auguste Delius (1784-1850), arrivé en 1800, et Charles-Henri Heidsieck (1790-1824), arrivé en 1805, sont naturalisés citoyens français dès 1818 : leurs mariages dans la bonne société rémoise, leur fortune, leur modération politique ont assurément facilité l'aboutissement de la procédure – qui sera bien plus tardive pour un autre de leurs cousins, Pierre-Auguste (1796-

---

<sup>26</sup> Georges RENOY, *Les Mémoires du champagne, op. cit.*, p. 222. La direction d'Heidsieck Monopole passera ensuite à la famille Mignot, puis sera cédée à la maison Mumm.

<sup>27</sup> Lorsqu'ils ne sont pas devenus français bien avant leur implication dans le négoce en vins de Champagne : c'est le cas de Louis Roederer (1809-1870), né à Strasbourg et lointain cousin du comte Pierre-Louis Roederer (1754-1835), conseiller au Parlement de Metz, député aux États-Généraux en 1789, conseiller d'État en 1799-1808, ministre des Finances de Napoléon en 1808-1810 avant de devenir secrétaire d'État du grand-duché de Berg en 1810-1813. C'est plus encore vrai dans le cas des Taittinger, qui sont certes d'origine autrichienne, mais dont la présence est attestée en Lorraine dès 1640.

1870), naturalisé en 1846 seulement<sup>28</sup>. Si la naturalisation de Joseph-Jacob-Placide Bollinger (1803-1884) en 1854 – soit au bout de trois décennies de résidence en Champagne – est également tardive, Pierre Geldermann (1811-1872) et Guillaume Deutz (1809-1884) deviennent français dès 1845-1846, une douzaine d’années après leur installation à Aÿ<sup>29</sup>, et Édouard Werlé dès 1836, bien avant qu’il ne prenne la tête de la maison Clicquot-Ponsardin et ne soit fait chevalier de la Légion d’honneur en avril 1847 (alors qu’il préside le tribunal de commerce de la ville), puis promu officier dans cet ordre en octobre 1852 (alors qu’il est devenu maire de la cité des sacres) et commandeur en novembre 1865 (alors qu’il siège comme député bonapartiste au Corps Législatif)<sup>30</sup>. Ainsi pleinement intégrés à la société française, quoiqu’ils conservent leurs patronymes à consonance allemande – notamment parce qu’ils sont associés à leurs marques –, ces riches négociants d’origine allemande peuvent prétendre aux plus éminentes fonctions publiques. Encore tous ne renoncent-ils pas à conserver des **liens étroits avec l’Allemagne** : en 1903, Alfred Geldermann (1841-1908), fils du co-fondateur de la maison Deutz, crée ainsi une succursale à Haguenau, en Alsace (alors *Reichsland*) afin de contourner le durcissement des tarifs douaniers entre la France et l’Allemagne à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et de tirer notamment profit de la moindre taxation des vins en tonneaux par rapport aux bouteilles<sup>31</sup>. Plus encore, certains de ces négociants en vins de champagne d’origine allemande ne sollicitent pas la naturalisation et ne font pas mystère de leur **germanophilie** : c’est le cas des Mumm, une famille anoblie de commerçants de Francfort, qui conserve sa nationalité prussienne et persiste à résider outre-Rhin, comme en témoignent les adresses de plusieurs des commanditaires figurant sur les actes de renouvellement de la société G.-H. Mumm. Cette réticence à l’intégration nationale en France tient à la dimension transnationale de leurs affaires – la maison Mumm restant double, avec une firme en Rhénanie et une à Reims –, ainsi qu’à leur conservatisme politique, plus favorable au modèle monarchique allemand qu’à la Troisième République. De telles attitudes

---

<sup>28</sup> Nicolas VERGNE, « Les maisons Heidsieck... », *art. cit.*, p. 199.

<sup>29</sup> Bärbel Pauline KUHN, « Entre Aix-la-Chapelle et Aÿ-en-Champagne ou l’incroyable parcours de deux négociants et producteurs de champagne du XIX<sup>e</sup> siècle en proie aux conflits politiques » in Claire DESBOIS-THIBAUT, Werner PARAVICINI et Jean-Pierre POUSSOU [dir.], *Le Champagne : une histoire franco-allemande, op. cit.*, p. 296.

<sup>30</sup> AN, LH/2754/15 : dossier de la Légion d’honneur de Matthieu-Édouard Werlé.

<sup>31</sup> Cet établissement avait été confisqué par l’administration allemande comme bien français pendant la Grande Guerre et vendu à la maison de vins mousseux Georges Geiling, dont le siège était à Bacharach (Palatinat) et qui avait elle-même vu son établissement rémois séquestré par les Français ; en 1924, restitué aux Lallier (qui avaient repris la maison Deutz), il a été transféré dans la ville badoise de Breisach. Ce n’est qu’en 1987 que les caves Deutz d’Aÿ et Geldermann de Breisach se sont séparées juridiquement et financièrement : Werner PARAVICINI, « Pour une histoire franco-allemande du champagne », in Claire DESBOIS-THIBAUT, Werner PARAVICINI et Jean-Pierre POUSSOU [dir.], *Le Champagne : une histoire franco-allemande, op. cit.*, p. 223.

ne manquent pas de cristalliser la défiance sur les négociants d'origine allemande lors des **conflits militaires franco-allemands** qui jalonnent la période contemporaine. Déjà lors de la guerre de 1870-1871, Guillaume Deutz et les Kunkelmann (associés à la marque Piper-Heidsieck) avaient jugé préférable de s'éloigner de la France envahie, puis occupée (jusqu'en 1873) par les armées allemandes<sup>32</sup>. Peter Arnold Georg *Hermann* von Mumm (1872-1937) n'a pas cette prudence en 1914 : arrêté dès le 3 août alors même qu'il s'était engagé à mettre 2 500 francs par jour à la disposition de la municipalité de Reims pour secourir les familles nécessiteuses de mobilisés<sup>33</sup>, interné comme sujet ennemi à Angers, puis dans le fort finistérien de Lanvéoc, il est une des cibles emblématiques de la **germanophobie** qui se déchaîne à l'égard des sujets et intérêts allemands et austro-hongrois sur le sol français. Non seulement une violente campagne de presse, animée par le journal d'extrême-droite *L'Action française*, le dénonce comme « boche de l'intérieur » et espion à la solde du *Kaiser* – en accusant notamment ses courtiers d'avoir effectué avant-guerre des repérages stratégiques pour les armées impériales en Champagne et dans le Soissonnais<sup>34</sup> –, mais le séquestre des biens ennemis rompt de manière définitive<sup>35</sup> le caractère familial de la maison Mumm : gérée par un administrateur provisoire, Georges Robinet, qui avait été un collaborateur d'Hermann von Mumm, elle est finalement vendue par adjudication en 1920 à la société Optorg<sup>36</sup>. Plus habilement, la maison Deutz et Geldermann dissimule alors ses origines allemandes en

---

<sup>32</sup> Ayant lui-même épousé la fille d'un grand négociant de Mayence l'année précédente, Arthur Bricout – qui est pourtant lui-même français, étant né en 1840 dans le village viticole de Merfy où ses parents sont propriétaires – aurait également quitté Épernay avec femme et enfant en 1870 selon Georges CLAUSE (« Les Allemands et le champagne au XIX<sup>e</sup> siècle », *art. cit.*, p. 149). Encore ce fait n'est-il pas clairement avéré car d'après le jugement de faillite prononcé à son endroit par le tribunal de commerce d'Épernay le 2 février 1884, son départ de la ville daterait de 1876 (à destination de l'Angleterre) et aurait été motivé par une tentative d'échapper à la justice, suite aux abus de confiance dont il se serait rendu coupable pour tenter de rétablir ses affaires, compromises par « les grandes opérations par lui faites, beaucoup trop importantes pour les ressources dont il disposait et à des frais généraux hors de proportion avec les bénéfices qu'il pouvait raisonnablement espérer de ses affaires » : <http://www.champagne-bricout.fr/pages/Doc/Condamnation%20Arthur%20Bricout.htm>

<sup>33</sup> Georges CLAUSE, « Les Allemands et le champagne au XIX<sup>e</sup> siècle », *art. cit.*, p. 152.

<sup>34</sup> Voir notamment les articles signés par Léon Daudet le 25 mai 1916 (« Les Boches en Champagne. La tribu des Mumm ») et le 5 décembre 1916 (« Pour qu'on se méfie de l'espion von Mumm »), dans lesquels il affirme explicitement que « le meilleur traitement à appliquer à cette sinistre canaille serait le poteau d'exécution car lui et son frère ont causé la mort de milliers des nôtres et combiné de longue date le bombardement méthodique de Reims » et où il revendique à l'égard des Mumm une véritable : « il serait peut-être temps de retirer à la rue de Reims qui le porte encore le nom odieux et exécré de G.-H. Mumm ».

<sup>35</sup> Si l'on excepte la période d'Occupation, entre 1940 et 1944, durant laquelle le baron Godefroy Hermann Mumm von Schwarzenstein (1908- ?), fils d'Hermann et officier dans la Wehrmacht nommé en 1940 commissaire allemand à la tête de la Société vinicole de Champagne, a repris la direction de la maison rémoise portant le nom de sa famille et exigé en avril 1941 de racheter plus de la moitié de ses actions : Jean-Pierre HUSSON, « Les vins de Champagne à l'épreuve de l'occupation allemande, 1940-1944 » in Claire DESBOIS-THIBAUT, Werner PARAVICCINI et Jean-Pierre POUSSOU [dir.], *Le Champagne : une histoire franco-allemande*, *op. cit.*, p. 341.

<sup>36</sup> Werner PARAVICCINI, « Pour une histoire franco-allemande du champagne », *art. cit.*, p. 230.

affichant désormais le patronyme de Lallier, du nom du directeur qui a repris la maison – ce qui n’empêche pas ses ventes de plonger durant la Grande Guerre<sup>37</sup>.

Ces périodes troublées ne doivent toutefois pas occulter le rôle considérable qu’ont eu ces familles d’origine allemande dans la **vie sociale, politique, culturelle et religieuse** du département de la Marne au cours du long XIX<sup>e</sup> siècle. Un premier indice réside dans leurs **pratiques matrimoniales**. Certes, certaines familles (comme les Heidsieck<sup>38</sup>) pratiquent une endogamie confinant à la consanguinité, qui n’a rien à envier à celle des patronats textiles du Nord et d’Alsace<sup>39</sup>, et qui conforte les liens entre associés : l’union d’Alfred Geldermann et de Marie Deutz, à la seconde génération, apparaît ainsi comme le meilleur moyen de conserver son caractère strictement familial à la maison éponyme. Toutefois, les mariages sont plus souvent l’occasion d’une fusion dans les élites françaises, tant par l’union de demoiselles allemandes avec des Français – Victor-Marie Lanson (1808-1893), Arthur Bricout (1840-1932) et Albert Jacquesson (1865- ?) épousant respectivement Adrienne Kellerhof (1827-1899), Constance Kupferberg<sup>40</sup> et Alice Hanhart (1870- ?)<sup>41</sup> – que l’inverse.

---

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 237.

<sup>38</sup> En 1808, malgré la différence de confession – déjà notable lors des mariages de ses cousins Piper et Delius ainsi que de son frère Christian, mais résolue par leur engagement de faire élever ses enfants à venir dans la foi catholique –, Charles-Henri Heidsieck épouse Émilie Henriot-Godinot : fille d’un riche négociant en textiles et grand propriétaire de vignes, celle-ci est aussi la tante de sa future bru, Amélie Henriot, devenue par mariage M<sup>me</sup> Charles Heidsieck, qui n’est autre que la fille de François Henriot (lui aussi actif dans l’industrie lainière) et d’Aline Delamotte (fille d’un des cohéritiers de la maison de champagne éponyme), ainsi que la sœur d’Ernest Henriot, qui dirige la maison portant son nom et collabore par ailleurs avec son beau-frère entre 1851 et 1876, avant de reprendre seul la marque Auger-Godinot et d’installer ses caves et bureaux boulevard Jules César (actuelle rue de la Justice). L’un des fils de Charles Heidsieck et Amélie Henriot, Charles-Marie-Eugène, épouse quant à lui en secondes noces la fille d’une Abelé de Muller. Cette insertion dans le milieu des grands négociants de champagne a par ailleurs été confortée en 1835 par le mariage d’Henri-Guillaume Piper avec la veuve de son ancien associé, Christian Heidsieck... qui avait précédemment été demandée en mariage (sans succès) par Jean-Irénée Ruinart de Brimont, alors veuf ! Quant à la branche qui dirige Heidsieck Monopole, elle montre – au sein d’un entremêlement extrême des liens familiaux avec les Walbaum et les Lüling – l’un des rares cas de sororat dans les pratiques matrimoniales des patrons du champagne : fils d’Henry-Louis Walbaum et d’Élisabeth-Caroline Heidsieck, Ferdinand-François-Henry Walbaum épouse successivement en 1840 et 1868 deux des filles de Christian-Guillaume Lüling et Henriette-Juliane-Frédérique Heidsieck, Dorothee-Frédérique-Louise et Francesca-Jeanne-Marie, qui ne sont autres que ses cousines germaines et les sœurs de son associé, Auguste Lüling : Éric GLATRE, Jacqueline ROUBINET, *Charles Heidsieck...*, *op. cit.*, p. 11, 18-21 et 86. Une des sœurs de Ferdinand-François-Henry Walbaum, Amélie-Louise-Victoire Walbaum, épouse quant à elle Peter-August-Wilhelm Heidsieck, qui n’est autre que leur oncle maternel. Une autre sœur, Agathe, a également épousé un membre de la famille Heidsieck, Florens.

<sup>39</sup> Voir notamment : Frédéric BARBIER [dir.], *Le Patronat du Nord sous le Second Empire : une approche prosopographique*, Genève/Paris, Droz/Champion, 1989 ; Nicolas STOSKOPF et Michel HAU, *Les dynasties alsaciennes* et Catherine PÉLISSIER sur la bourgeoisie lyonnaise.

<sup>40</sup> Georges CLAUSE, « Les Allemands et le champagne au XIX<sup>e</sup> siècle », p. 148. Le mariage Bricout-Kupferberg illustre l’ambition de Bricout, alors encore au service de la maison de Venoge : son beau-père a en effet fondé en 1847 la Société Christian Adalbert Kupferberg à Mayence, qui s’est spécialisée dans la production de vins effervescents.

Les associés fondateurs de la maison Deutz se sont ainsi tous deux unis à des jeunes filles de la région d'Aÿ, où ils se sont installés, confortant ainsi leur francisation<sup>42</sup>. Chez les Krug, Paul I<sup>er</sup> épouse en 1868 une jeune bourgeoise de Rouen, Caroline Harlé (1846-1915) ; son fils aîné Joseph II obtient la main de la nièce de l'éditeur Pierre Larousse, Jeanne Hollier-Larousse (1880-1954), en 1904 tandis que toutes ses sœurs Emma (1873-1975), Louise (1874-1965), Charlotte (1883-1982) et Marguerite (1889-1991) se marient avec des industriels du textile installés dans le Nord, en Picardie et en Alsace, à l'exception d'Henriette (1876-1929) qui convole avec un diplomate, Émile Daeschner (1863-1928), futur ambassadeur de France en Turquie, puis à Washington<sup>43</sup>. Quant à la descendance du rhénan Édouard Werlé, qui a épousé une héritière du négoce rémois, Louise-Émilie Boisseau (1815-1876), dont la famille est alliée aux Delamotte, aux Barrachin et aux Carteret, elle fait des mariages plus brillants encore en s'agrégeant matrimonialement – comme les Ruinart et les Chandon de Briailles – à la noblesse par des unions avec de grands noms de la noblesse ancienne (Caraman-Chimay, du Cauzé de Nazelles, Mun et La Haye-Jousselin) et d'Empire (Lannes de Montebello), ce qui donne au conseil d'administration de la prestigieuse maison Clicquot-Ponsardin les allures d'un véritable armorial. Le même constat est valable pour les Bollinger qui, s'ils ne sont pas anoblis au XIX<sup>e</sup> siècle, ne s'allient qu'à des rejetons de lignages aristocratiques, et ce dès la première génération (Hennequin de Villermont, Moret de Rocheprise, de Vogel de Schreiber, Bouthillier-Chavigny, Law de Lauriston-Boubers)<sup>44</sup>.

Ces dynasties bourgeoises aux portes de la noblesse affichent, dans les villes champenoises, un **train de vie** qui manifeste leur puissance socio-économique<sup>45</sup>. À Reims, elles participent notamment à la migration résidentielle du « gratin » local des abords

---

<sup>41</sup> Jean-Marie PINÇON, *Jacquesson et fils, aventuriers du champagne*, Paris, Ediguides, 1998, p. 28-29. La fille d'Eugène Jacquesson et Louise Peltzer épouse quant à elle Robert Schlumberger, héritier d'une grande famille industrielle de Mulhouse.

<sup>42</sup> Pierre Geldermann a épousé Louise-Clarisse Paul, fille d'un commis négociant d'Avenay, et Guillaume Deutz Arsène-Caroline-Adrienne d'Arragon.

<sup>43</sup> Henri et Rémi KRUG, *L'Art du champagne, op. cit.*, p. 82-84. Emma Krug épouse Albert Seydoux – qui sera député du Nord en 1910-1918 et membre de la commission de la Guerre à la Chambre –, Louisa Krug George Seydoux – frère cadet du précédent –, Charlotte Krug Frédéric Carmichael et Maggy Krug Maurice Schlumberger – qui est par ailleurs le petit-fils d'Adolphe Jacquesson et donc un cousin au second degré.

<sup>44</sup> Hervé SAINT JULIEN, *Bollinger...*, *op. cit.*, p. 74-79 et 87.

<sup>45</sup> Exceptionnels – et tardifs – sont les cas de dirigeants de maisons de champagne qui ne résident pas dans les villes champenoises où se trouvent le siège de leurs établissements, parmi lesquels on trouve notamment les Mumm : en 1892, les trois associés au sein de la maison Jules Mumm (Robert-Jules, Arnold-Louis et Jules-Engelbert) vivent dans les beaux quartiers du *West End* londonien (*Courrier de la Champagne*, 10 juillet 1892) tandis que Peter-Arnold de Mumm, associé à Georg-Philipp de Guaita et à Louis-Hermann-Alexandre de Bary pour diriger la maison G. H. Mumm, est domicilié à Francfort (*Courrier de la Champagne*, 30 septembre 1892).

immédiats de l'hôtel de ville – où les Krug se sont installés, rue Saint-Hilaire, en 1843<sup>46</sup> – vers le boulevard du Temple, aménagé à l'emplacement des anciens remparts sous le Second Empire et où se dressent notamment les **hôtels particuliers** des Lüling (n° 16), d'Hermann von Mumm (n° 17)<sup>47</sup>, des Werlé (n° 23) et des Krug (n° 26 et 40)<sup>48</sup>. L'architecture fastueuse de ces demeures témoigne d'une aristocratisation des modes de vie, corollaire de stratégies matrimoniales et de pratiques sociales dans lesquelles s'opère une croissante fusion des élites : alors qu'Édouard Werlé s'est contenté pendant toute sa vie d'un hôtel particulier rue du Marc à l'élégance discrète et tout proche de ses bureaux, son fils Alfred fait édifier en 1867 au n° 23 du boulevard Lundy un magnifique hôtel néo-Louis XVI, précédé par une vaste cour d'honneur encadrée par deux pavillons, qui reprend le modèle des fastueuses résidences de l'aristocratie parisienne. Le même phénomène d'hyper-concentration spatiale se retrouve à Ay – où les négociants se fixent entre la rue Jeanson et le boulevard du Nord<sup>49</sup> – et surtout à Épernay, où la rue du faubourg de la Folie – rebaptisée « rue du Commerce » en 1837, puis « avenue de Champagne » en 1925 –, située à l'extérieur de la vieille ville, attire dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle les grands négociants : rivalisant avec les élégantes résidences des Auban-Moët, des Chandon de Briailles, des Perrier et des Pol-Roger, les Abelé de Müller y font construire en 1866 le « château de Pékin », qui sera acquis par Eugène Mercier sept ans plus tard pour y installer le siège de sa société<sup>50</sup>.

Cette ostentation résidentielle se traduit également par l'acquisition de domaines fonciers dotés de belles demeures entourées d'élégants jardins et de vastes forêts, qui permettent à ces grands négociants de rivaliser avec l'ancienne aristocratie en adoptant le modèle de la double résidence. Le comte Alfred Werlé est ainsi châtelain à Pargny-les-Reims – où il fait édifier un immense **château** en style néo-Louis XVI qui, converti en ambulance durant la Grande Guerre et très endommagé lors de la « seconde bataille de la Marne », a été

---

<sup>46</sup> Ils devaient transférer leurs établissements rue Coquebert en 1874.

<sup>47</sup> En 1911, il y loge avec sa femme Olga et ses trois enfants, dont s'occupent une nurse anglaise (miss Grace Gibb), une nourrice monégasque et une bonne d'enfants bavaroiise. La domesticité comporte en outre deux cuisiniers, un valet et deux femmes de chambre, un concierge (avec sa femme), un cocher (avec sa famille) et deux domestiques dont les tâches ne sont pas précisées.

<sup>48</sup> En 1911, Joseph Krug vit avec sa femme au n° 26, tandis que M<sup>me</sup> veuve Krug vit avec ses filles Alice-Rose et Marguerite-Louise au n° 40.

<sup>49</sup> S'y dressent notamment la Villa Bissinger – qui fut une des cibles des vigneronns insurgés en 1911 et qui, reconstruite, est aujourd'hui occupée par l'Institut international des vins de Champagne – et le siège de la maison Deutz – d'une sobre élégance, que met en valeur le portail d'entrée monumental en pierre de taille inspiré des hôtels particuliers parisiens du XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>50</sup> Frédérique CRESTIN-BILLET, *La Naissance d'une grande maison de champagne. Eugène Mercier ou l'audace d'un titan*, Paris, Calmann-Lévy, 1996, p. 42-43. Encore le château de Pékin, en dépit de son nom grandiloquent et de ses deux tourelles, est-il une simple maison bourgeoise, tout comme le « château » que se font construire les Koch à Avize dans les années 1830, à l'emplacement d'une maison qu'ils ont achetée en 1829 au n° 7 rue de Cramant.



rasé dans les années 1920 –, François Abelé de Müller à Ludes – où il fait construire en 1874 un somptueux château néo-Renaissance sur les plans de l'architecte Leclerc<sup>51</sup> – et le docteur Albert-Auguste-Florens Lüling (1859-1950), de la maison Roederer, à Sapicourt – qu'il avait acheté vers 1890-1895 aux Fremyn de Sapicourt et qu'il fait considérablement agrandir. Plus modestement, Paul I<sup>er</sup> Krug villégiature dans la villa qu'il a fait construire à Bénouville (près d'Étretat), non loin de sa belle-famille rouennaise<sup>52</sup> – ce qui ne l'empêche pas de louer d'immenses espaces forestiers dans la Montagne de Reims pour s'y adonner à la chasse au sanglier dont il est grand amateur<sup>53</sup>.

Il faudrait toutefois se garder d'imaginer que ces grands négociants en champagne d'origine allemande se cantonneraient à une oisiveté qui ferait d'eux une classe de loisir (« *leisure class* », selon la terminologie chère au sociologue Thorstein Veblen) au fil des générations. Bien au contraire, non content de diriger leurs affaires, ils participent activement à la **vie publique locale, plus rarement nationale**. À Reims, Édouard Werlé est une figure incontournable sous le Second Empire, comme maire (1852-1868) et comme député de la droite bonapartiste (1862-1870). À Ay, Joseph Bollinger siège au conseil municipal entre 1888 et 1899 et exerce les fonctions de maire de 1888 à 1892. Cet engagement politique, clairement ancré parmi les droites conservatrices, va de pair avec un **activisme confessionnel** qui est tant le fait des catholiques que des protestants. Grands soutiens de l'enseignement catholique à Reims depuis 1884<sup>54</sup> et donateurs de somptueux vitraux à l'église Saint-Jean-Baptiste de Reims en 1894<sup>55</sup>, le comte et la comtesse Alfred Werlé accueillent en 1906 dans leur hôtel de la rue du Marc Mgr Luçon, archevêque de Reims, suite à son expulsion du palais

---

<sup>51</sup> Édouard ABELÉ, « Ludes : vie et mort d'un château », *Mémoires de la Société d'Agriculture, Commerce, sciences et Arts du département de la Marne*, tome LXXII de la Collection 2<sup>e</sup> série – tome XXXI, 1957, p. 99-102. François Abelé de Muller a acheté à Ludes une maison de maître du XVIII<sup>e</sup> siècle en 1837, autour de laquelle il fit aménager de grands bâtiments commerciaux au-dessus d'un réseau de six kilomètres de caves. Le château a été revendu dès 1880 – au moment du transfert de la maison Abelé à Reims – à Albert-Auguste-Florens Lüling (de la maison Roederer) pour 185 000 francs. Seule une partie des éléments décoratifs de la chapelle (aujourd'hui dispersés) a été conservée.

<sup>52</sup> Henri et Rémy KRUG, *L'Art du champagne*, *op. cit.*, p. 82.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 85.

<sup>54</sup> *Courrier de la Champagne*, 20 février 1884 : Alfred Werlé et sa femme, née Mathilde Lannes de Montebello (1846-1909), assistent ainsi à la bénédiction des écoles libres par le cardinal Langénieux, qui souligne alors leur contribution décisive à la réponse catholique aux lois Ferry dans la cité des sacres : « *C'est à cet homme éminent en effet, à sa haute intelligence, à son activité et à son habileté que la ville doit d'avoir vu s'ouvrir successivement des écoles de garçons et de filles et des salles d'asile, au jour fixé par la municipalité pour le départ des Frères de la Doctrine chrétienne et des Sœurs de charité : grâce à lui, les enfants des chrétiens n'ont pas été privés un seul jour des maîtres auxquels leurs parents entendent les confier, pour leur apprendre à les respecter, à aimer et à craindre Dieu.* »

<sup>55</sup> *Courrier de la Champagne*, 20 octobre 1894.

du Tau en vertu de la Séparation des Églises et de l'État<sup>56</sup>. Quant à Paul I<sup>er</sup> Krug (1842-1910), il apporte un appui décisif aux Églises réformées de Châlons, Reims et Épernay, où le protestantisme était quasi-inexistant au début du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>57</sup> : non seulement il contribue à l'édification de temples dans ces villes<sup>58</sup>, mais il y encourage l'essor d'œuvres, d'associations et d'écoles protestantes. Au lendemain de la Première Guerre mondiale, sa bru, Jeanne-Hollier-Larousse (1880-1954), jouera un rôle crucial d'interface avec les États-Unis pour assurer le financement de l'Hôpital américain de Reims, tandis que son fils Joseph (1869-1967) sera – au sein du Foyer rémois et en association avec Georges Charbonneaux (1865-1933), propriétaire de la plus grande verrerie de Reims et grande figure du catholicisme social – l'un des initiateurs du logement social lors de la reconstruction de la cité des sacres, en impulsant notamment le projet de la cité-jardin du Chemin-Vert qui constitue, encore aujourd'hui, une remarquable expression urbanistique du paternalisme patronal.

## Conclusion

Les origines allemandes d'une partie du patronat de la filière du champagne ont pu être un atout technique et commercial à l'époque des fondateurs de maisons qui portent encore aujourd'hui, pour la plupart d'entre elles, leurs patronymes à consonance germanique – lesquels ont acquis valeur de marques. Pour autant, les horizons commerciaux de ces maisons ne se sont jamais réduits au seul monde germanique, et leur contribution à l'amélioration des techniques de production du champagne ne saurait se réduire à une simple transposition des méthodes usitées pour le *Sekt* outre-Rhin. Surtout, hormis quelques exceptions notoires (comme les Mumm), la plupart de ces familles d'origine allemande ont sollicité leur naturalisation, se sont pleinement intégrées aux élites françaises, à l'échelle locale comme nationale, et font figure de grands notables en Champagne. Les flambées de germanophobie dont certains ont pu être (ou craindre d'être) victimes lors des guerres franco-allemandes des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles ne doivent donc pas occulter le constat de leur contribution à faire du champagne un vin pleinement européen autant qu'un bien de luxe prisé à l'international.

---

<sup>56</sup> *Journal des débats politiques et littéraires*, 18 décembre 1906.

<sup>57</sup> Georges CLAUSE, « Les Allemands et le champagne au XIX<sup>e</sup> siècle », *art. cit.*, p. 148 : en 1861, alors qu'on évalue à 384 000 le nombre de catholiques dans la Marne, on n'y compte guère de 954 calvinistes et 464 luthériens.

<sup>58</sup> Le temple de Châlons est construit en style ogival en 1876-1880 et celui d'Épernay (qui lui est quasiment contemporain) en style néo-Renaissance, tandis que celui de Reims, en style néo-roman, remontait à 1867.